Ami du Clergé du 2 juin 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXVII. *Fête-Dieu :* La Cène perpétuelle, 169. — XXVIII. *Sacré-Cœur :* L'autel, trône de l'amour divin, 170.

A l'école des Saints. — *Sainte Clotilde* (3 juin) : Trésor caché, perle précieuse, filet heureux, 172.

Entretiens sur l'Action catholique. — XXXVI *bis.* Les œuvres d'éducation, 173.

Pour le mois du Sacré-Cœur. — I. *Le graduel :* La bonté et la sainteté du Cœur de Jésus, 175.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXVII

Fête-Dieu

LA CÈNE PERPÉTUELLE

Mes frères,

Un ouvrier exprimait, il y a quelques mois, la plainte douloureuse et l'ardente aspiration de notre monde étouffé par un matérialisme de mort : « Donnez-nous Dieu, vous prêtres ; c'est Dieu qu'il nous faut. » Ainsi un malade soupire après la santé, un affamé réclame le pain qui le sauvera.

Ce n'est pas la faute de Dieu si le monde est privé de la vie et ne se nourrit que d'aliments mortels. La Sagesse infinie a tout prévu, tout disposé avec force et douceur, à sa manière éternelle. Elle a voulu une maison où se rassemblent les âmes, dans cette maison une salle à manger toujours ouverte et une table toujours prête ; et à la table, un Père qui rompt le Pain de vie et le distribue à ses fils. C'est ce mystère d'amour que nous célébrons, que nous chantons dans la jubilation de nos cœurs et de nos voix. Un double mystère d'amour, testament du Cœur divin au soir du Jeudi Saint : l'Eucharistie et le Sacerdoce, l'Hostie et le prêtre.

I. — *La Cène renouvelée*

Quod in cœna Christus gessit... Ce magnifique *Lauda, Sion* que vous avez chanté de toute votre âme, s'enflamme et déborde vers le ciel, en un cri d'enthousiasme et d'amour, quand il rappelle la Première Messe, la Messe qui annonçait et commandait toute la suite des innombrables messes, celle du cénacle où Jésus, de ses mains, se donna en aliment, son Corps en nourriture, son Sang en breuvage.

La Parole divine incarnée, d'une seule parole, transforme le pain en sa propre chair ; et le vin devient le sang ; mystère de foi qui dépasse les sens.

Venez, dit-elle, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparés. Venez à moi, vous tous qui peinez, qui travaillez et je referai vos forces.

C'est Dieu qu'il vous faut. Voici Dieu avec vous, Dieu fait homme, Dieu-Pain, Dieu qui fortifie, Dieu-Energie ranimant vos courages et enflammant votre amour... au contact du sien.

Voici le couronnement de l'œuvre divine en vous. S. Grégoire de Nysse l'enseigne admirablement, expliquant le Psaume XXII :

« Il faut d'abord que tu deviennes une brebis du Bon Pasteur. Il faut ensuite que tu sois enseveli avec lui dans la mort par le baptême. Après cela, t'ayant consolé par le bâton de l'Esprit, en effet le consolateur est l'Esprit, il prépare la table sacramentelle, celle qui est dressée en face de la table des démons. C'étaient ceux-ci en effet qui opprimaient la vie des hommes par l'idolâtrie. A eux s'oppose la table de l'Esprit. Ensuite il oint avec l'huile de l'Esprit. Et lui apportant le vin qui réjouit le cœur de l'homme, il provoque dans l'âme cette sobre ivresse, élevant le cœur des choses qui passent à ce qui est éternel. Celui en effet qui a goûté à cette ivresse échange ce qui est éphémère pour ce qui n'a pas de fin, demeurant dans la maison du Seigneur à longueur de jours. »

Le baptême étant le sacrement de l'initiation et la confirmation celui du progrès, la communion est le *sacrement de la perfection*, en ce sens qu'elle consomme l'union du chrétien avec le Christ, cette union qui réalise le souhait de la Cène : « afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi aussi en eux » (Jo., XVII, 26).

Noces divines, banquet céleste, ivresse spirituelle... La Sainte Ecriture emploie ces comparaisons que rappelle la « fleur du froment » et le « rassasiant miel de la pierre » de notre *Introït*. La pierre c'est le Christ, dit S. Augustin après S. Paul (I Cor., X, 4). C'est aussi une allusion au mélange du lait et du miel que l'on donnait jadis aux premiers communiants pour symboliser la suavité du Christ dans l'Eucharistie.

« J'ai mangé mon pain avec mon miel. Tu vois que dans ce pain il n'y a aucune amertume mais que tout est suavité. J'ai bu mon vin avec mon lait. Toutes les fois que tu bois, tu reçois la rémission des péchés (le lait) et es enivré de l'Esprit. C'est pourquoi l'apôtre dit : Ne vous enivrez pas de vin mais soyez remplis du Saint-Esprit. Celui qui est enivré de l'Esprit est enraciné dans le Christ. Aussi c'est une admirable ivresse qui opère la sobriété de l'esprit » (S. Ambroise).

Rassasiement, enivrement qui produisent l'enracinement dans le Christ et, par conséquence, l'esprit d'apostolat et ses fruits, n'est-il pas vrai que S. Jean les goûta à la Cène sur le cœur du Maître, que dès ici-bas, les humbles, les détachés, les purs, les doux, les affamés de justice, les miséricordieux, les pacifiques, les souffrants sont béatifiés, parce qu'ils possèdent le royaume céleste qui est la personne de Jésus ? *Læti bibamus profusionem Spiritus... In me manet et ego in eo.*

« Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous » (Luc, XXII, 20). Alliance avec tous les humains qui veulent bien répondre à l'appel de l'Amour. Il ne s'agit nullement d'un mystère réservé à quelques initiés, mais d'une large et copieuse effusion de pain et de vin célestes, ainsi que l'enseigne le *Graduel* qui est une action de grâces au Père et qui donne la nourriture en temps opportun, ouvre sa main et, nous donnant son Fils, nous rassasie de sa bénédiction et met en nous le gage de l'éternelle béatitude. *O sacrum convivium...*

II. — *Par les prêtres*

1° La suavité du Christ Jésus au banquet eucharistique ne nous fait pas méconnaître que la messe qui reproduit la Cène en représentant le Calvaire est un sacrifice et le plus grand de tous. Le chrétien

sait que la joie naît de l'immolation, la vie de la mort... *Nisi granum frumenti mo tuum fuerit...* Il chante, à Pâques, que son Dieu, par sa mort, a vaincu la mort et répandu la joie.

Mais cette victoire se continue et s'achève en nous. La Cène succède à la Pâque. Jésus a prescrit son renouvellement à l'avenir : « *Faites, ceci en souvenir de moi.* » C'est elle qui accomplit la prophétie de Malachie (I, 11) : « En tout lieu on offre à mon nom de l'encens et une oblation pure. » La messe est le mémorial du Calvaire, mais un mémorial sacramentel qui non seulement rappelle, mais opère ce qu'il signifie. Quand Jésus dit : « Ceci est mon Corps — Ceci est le calice de mon Sang », il en est ainsi. La messe n'est pas le sacrifice de Jésus seul, mais de Jésus total, de Jésus uni à son corps mystique, répandu et communiqué à tous les lieux et à tous les temps, comme le signifient les rites d'oblation, de fraction, de communion, de participation à la liturgie.

2° Relisons les paroles qui précèdent la consécration. La veille de sa mort, Jésus prit du pain, le bénit, *le rompit et le donna* à ses disciples...

Voilà le geste que vous attendiez, que vous réclamiez, m. f. : « Donnez-nous Dieu... C'est Dieu qu'il nous faut. » Voyez. C'est Dieu lui-même qui se donne et dans l'acte qui, chez tous les peuples, est celui de l'amitié, du rassemblement familial, au cours d'un repas. Père très aimant, il sert à table la nourriture à ses fils et ce pain, c'est sa chair... *Vere panis filiorum.* Et ce vin, c'est son sang. Il demeure pourtant tout entier sous chaque apparence, nullement divisé, nullement brisé par celui qui le reçoit, demeurant le même, quel que soit le nombre et même l'état d'âme des convives de sa Table.

3° Cependant, invisible quoique présent, l'Hôte divin s'est choisi des représentants, des vicaires qui, en son nom et au nom de l'Eglise, offrent le Sacrifice-mémorial, et prennent eux-mêmes la nourriture céleste avant de la donner à leurs frères... *Ut sumant et dent cœteri.* Vous aviez raison de demander Dieu aux prêtres. C'est leur mission propre de vous le donner... *Officium committi voluit solis presbyteris.*

L'*Offertoire* chante comme une action de grâces au Seigneur qui institua le sacerdoce, le sacrement qui donne Dieu *(sacra dans).* « Les prêtres du Seigneur lui offrent le pain et l'encens (et par-delà cette offrande la Victime divine). C'est pourquoi ils seront saints devant leur Dieu et ils ne souilleront pas son nom. Alleluia. »

Ils sont les serviteurs fidèles et prudents, que le Seigneur a établis sur sa maison pour y distribuer à tous, en temps convenable, la mesure de froment (Luc, XII, 49).

Comme, au temps de la famine, le Pharaon disait aux affamés : Allez à Joseph, dans votre infirmité, votre langueur, votre indigence, allez au prêtre avec confiance. Son cœur vous est ouvert, sa vie vous est donnée. Il vous appartient. Il n'est plus à lui. Il est l'homme du Sacrifice, l'homme de la Messe, l'homme de l'Hostie, l'homme mangé et jamais si heureux que les jours où il est pris tout entier par vous, désirant d'un grand désir, comme son Maître, manger cette Pâque avec vous.

4° Sa fonction première est d'offrir le Sacrifice. Au jour où il reçut le sacerdoce, l'évêque lui a dit : « Reçois le pouvoir d'offrir la messe pour les vivants et pour les morts. » Son pouvoir dépasse celui des rois et des maîtres de ce monde et sa bienfaisance s'étend, par la messe, aux limites de ce monde et au-delà, jusqu'au monde éternel, ainsi que l'expriment les trois magnifiques oraisons de cette Fête-Dieu qui sollicitent « le fruit constant de la Rédemption, pour l'Eglise l'unité et la paix, pour tous le rassasiement total par la jouissance de la divinité représentée déjà par la bienheureuse communion eucharistique ».

Quel mystère adorable que le prêtre ! Comme il faut remercier Dieu de nous avoir donné le prêtre ! Comme il est nécessaire de supplier Dieu de nous envoyer de nombreux et saints prêtres ! Si vous en doutiez, l'acharnement des ennemis de Dieu à essayer de tarir la source du sacerdoce par l'éducation laïque généralisée, par le matérialisme envahissant, par le mépris de tout ce qui est sacré et consacré vous convaincrait sans doute. Le vrai prêtre, le saint prêtre est terrible au démon. Rappelez-vous le saint Curé d'Ars... ses luttes et ses victoires. Méditez les exemples des saints, qui sont les plus beaux fruits du sacerdoce.

* *

Conclusion. Elle tient en un seul mot, le mot de Pâques : *Alleluia !* Louez Dieu ! Louez, enfants de Dieu, le Seigneur. Que le Nom de Dieu soit béni, éternellement, du levant au couchant (Ps. 112). Rassasie-nous, Seigneur, dès le matin, de ta miséricorde et que nous exultions de joie en tous nos jours ! (Ps. 97). *Amen.*

XXVIII

Sacré-Cœur

L'AUTEL, TRÔNE DE L'AMOUR DIVIN

Mes frères,

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, en l'une de ses lettres, se réjouit de ce que « le Sacré-Cœur va être exposé sur l'autel ». Cette formule inédite exprime bien ce qu'elle veut dire : le Sacré-Cœur, symbole de l'Amour infini, résume tout Jésus et son culte la religion de l'amour.

Pour répondre à l'amour qui se donne et aux désirs qu'il exprima, l'Eglise veut, par une fête solennelle, offrir au Cœur blessé par les ingratitudes humaines (mépris de sa loi, offenses à Dieu et à ses ministres, profanations sacrilèges du Sacrement d'amour et du jour réservé à Dieu, scandales corrupteurs des âmes, laïcisme de la société, etc...) ses hommages et ses réparations par l'amour. L'amour ne se paie que par l'amour. « *Quid retribuam Domino ! — Calicem salutaris accipiam.* Je prendrai le calice, le calice béni du salut. »

Mais ce calice est entre les mains consacrées des prêtres ; ces mains sacerdotales qui ont reçu l'onction sainte afin que tout ce qu'elles consacreront soit consacré ; qui sont consacrées, c.-à-d. réservées pour offrir à l'autel, pour l'humanité, les dons et les offrandes en vue de la rémission des péchés (Héb., v, 1). Avec Jésus réparateur des crimes du monde par le sacrifice de la croix, avec Marie réparatrice et toutes les âmes victimes, le prêtre offre, à l'autel, les hommages de piété et l'office (le devoir) d'une digne satisfaction *(Collecte).*

Ainsi l'autel est-il le centre du mystère chrétien.

I. — *Le trône du Corps et du Sang du Christ*

Au IVe siècle, S. Optat employait cette formule pour désigner l'autel. Et S. Ambroise nous dit qu'à la réconciliation solennelle du Vendredi Saint, tous se précipitèrent vers les autels et les embrassèrent en signe de paix. A la messe, le prêtre, bien des fois, baise l'autel. Les fidèles sont autorisés à le faire, le Jeudi Saint en une cérémonie extra-liturgique, il est vrai. Ce baiser sur la table où Dieu s'immole, ce signe d'amour profond et total, résume mieux que des mots ce que le chrétien doit donner au Cœur qui l'a tant aimé. Aussi le prêtre l'encense par deux fois comme s'il était une personne à la messe solennelle et aussi à *Magnificat*. Quel respect il faut avoir pour cet autel ! En effet :

1o Le Sauveur élevé sur l'autel de la croix est désormais présenté en un lieu élevé *(altare,* l'autel), prêtre et victime comme au Calvaire. Son Cœur est l'autel invisible où il s'offre pour le salut des âmes, ainsi qu'au ciel, à l' « autel sublime » où l'Eglise demande que soient transportés le Corps et le Sang sacrés du sacrifice eucharistique.

2o Ainsi s'exprime le Pontifical, livre liturgique des évêques. « L'autel de la Sainte Eglise est le Christ lui-même, au témoignage de Jean qui, dans son Apocalypse, rapporte avoir vu un autel d'or dressé devant le trône sur lequel et par lequel les offrandes des fidèles sont consacrées à Dieu le Père ».

3o Autel d'or... autel où le Cœur rayonne comme une fournaise et les cinq plaies comme des soleils, au témoignage de Ste Marguerite-Marie.

Ceinture d'or... ceinture d'amour que les humbles cœurs humains veulent réaliser, par leurs offrandes réparatrices, autour de l'autel où Dieu s'immole, s'y rassemblant pour la communion « en rangs serrés » et offrant au Cœur blessé par le péché une garde inlassable d'adorateurs et d'expiateurs volontaires (1er Vendredi, Heure Sainte...).

II. — *Rassemblement autour du Sacré-Cœur*

Au dernier jour, la trompette des anges rassemblera les hommes pour la justice. Ici, on se rassemble par amour. Librement, généreusement, ses serviteurs viennent se placer « sous le joug suave » du Roi (1re antienne de l'office) qui promet de refaire les forces de tous ceux qui souffrent ou se fatiguent et demande à ses disciples leur cœur : « Mon fils donne-moi ton cœur et que tes yeux gardent mes voies » (IIes Vêpres).

D'âge en âge se réalisent les pensées de son Cœur *(Introït)* qui délivrent les âmes de la mort et les nourrissent dans leur faim. Infatigable, il court à la recherche de la brebis perdue, dans sa joie la ramène sur ses épaules et proclame qu'il y aura de la joie devant les anges de Dieu pour un pécheur qui se repent. Nul n'échappe au regard de sa miséricorde ni le petit Zachée, ni la pécheresse publique, ni la femme adultère, ni le publicain qui se frappe la poitrine. Seul l'orgueilleux refuse de reconnaître et d'adorer l'Amour. *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. 88).

Vous protestez peut-être, m. f., et vous prétendez qu'autour de vous la situation n'est pas aussi belle : « ce n'est pas si merveilleux que cela. »

A qui la faute, dites-moi ? Ne sommes-nous pas responsables de ce que le règne de Dieu n'arrive pas aussi vite que le souhaite le divin Cœur ?

1o Au temps où nous vivons, pour attirer la foule à l'église et à Dieu, il faut lui donner, non pas des spectacles, certes, mais des offices qui l'intéressent. Lorsque tous ensemble vous chanterez Dieu, vous montrerez au monde votre enthousiasme, votre joie au service de Dieu, vous aurez quelque chance de gagner les hésitants.

2o Nos églises sont parfois « refrigérantes » au lieu d'être « réchauffantes ». Sombres, austères, apparaissent-elles à l'incroyant comme la maison familiale et accueillante d'un Dieu d'amour ? Qui peut y remédier ? Vous-mêmes par vos générosités, par le soin que vous aurez d'entretenir, d'orner la maison de Dieu.

3o Il nous faut des prêtres. C'est vous qui les donnerez par les enfants nombreux que vous présenterez à l'autel, par l'éducation chrétienne, virile, forte que vous leur donnerez, par une foi intrépide et une vie de devoir intransigeante.

III. — *Le prêtre, ostensoir de Dieu*

Pour rassembler la foule autour de Jésus-Hostie, il nous faut des ostensoirs vivants, des hommes en qui l'on reconnaisse le Christ toujours vivant et agissant. Il faut des prêtres pour faire briller la lumineuse figure du Dieu au cœur transpercé. S'il n'y a pas le soldat avec sa lance, il y aura dans leur vie solitaire, mortifiée, haïe parfois, assez de sacrifice pour que de leur cœur blessé coule un sang rédempteur parachevant l'œuvre divine *(Adimpleo...)*. Le prêtre ressemble à cet arbre qui, versant sa sève, inspira le poète. « Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde pour épancher... son amour, divines larmes d'or ! » Il est non seulement la copie de Dieu, il est ce Dieu continué, donné, sacrifié dans le permanent sacrifice de l'autel et de l'apostolat, hostie vivante, ostensoir d'un mystère caché, de la richesse incompréhensible du Christ, du Christ qui habite dans son cœur par la foi. Il doit être le creuset qui verse l'amour au cœur des hommes.

« Il n'y a plus de martyrs maintenant ! » gémissait, enfant, le futur Père Jacques. Grâces à Dieu, il y a toujours des martyrs, des témoins de Jésus-Christ, ceux qui montent à l'autel et font de leur vie une messe continuelle. *Cum Petro, in Christo, in cruce, in luce :* inscrivait Pie XI en exergue d'un tableau qui le représentait bénissant, dans la lumière du Sacré-Cœur bénissant.

« Célébrer la messe, c'est commencer à souffrir », disait à Jean Bosco sa mère, le jour de sa première messe. « Je prie Dieu que mon frère ne soit pas prêtre sans être aussi hostie », écrivait la sœur de Mgr d'Hulst.

Donnez-nous, Seigneur, de ces femmes fortes, de ces jeunes filles qui implorent de Dieu des hommes victimes de leur sacerdoce afin que « leur oblation soit pour vous un présent agréable en même temps que l'expiation de nos crimes » *(Secrète)*.

Donnez-nous, mon Dieu, beaucoup de ces hommes qui, confiants en vos Béatitudes, se montrent ravis de mépriser les biens, les affections, les satisfactions de la terre et d'aimer ceux du ciel parce qu'ils ont goûté la suavité de votre très doux Cœur *(Postcommunion)*.

Donnez-nous des saints !

* *

« Un jour que je m'approchais de Notre-Seigneur, écrit Ste Marguerite-Marie, il me montra, à la Com-

munion, son Sacré-Cœur comme une fournaise ardente et deux autres cœurs (le mien et celui du P. de la Colombière) qui s'y allaient unir et abîmer, en me disant : C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours. Il me fit entendre que cette union était toute pour sa gloire... Là-dessus, représentant à N.-S. ma pauvreté, il me dit : « Les richesses infinies de mon Cœur suppléeront à tout. »

C'est dans le Cœur adorable, temple de la Divinité, Roi et centre de tous les cœurs, que se rejoindront pour une éternité de joie immense tous ceux qui, à l'appel du prêtre, se rassemblent autour de l'autel pour aimer et consoler l'Amour crucifié. *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

TRÉSOR CACHÉ, PERLE PRÉCIEUSE, FILET HEUREUX

Sainte Clotilde

(3 juin)

Mes frères,

Insigne est l'honneur qui vous est échu de vous voir attribuer pour patronne Ste Clotilde ! Belle est la mission que vous avez de maintenir son nom vivant et aimé parmi nous ! Grand est le devoir que vous avez de promouvoir son culte auprès des Français, trop oublieux de leur glorieux passé !

Cette France n'est-elle pas quelque peu en dette de reconnaissance avec elle ? Pour en prendre conscience, parmi tant de sujets de réflexion, tenons-nous-en à celui-ci : deux anges tutélaires se tiennent au berceau de la France : Geneviève et Clotilde. Eh bien ! Ste Clotilde a-t-elle connu à travers les siècles et connaît-elle encore aujourd'hui cette faveur populaire qui nous ramène toujours, aux heures douloureuses de notre histoire, en prières et en processions autour du tombeau de Ste Geneviève ?

En ce jour de sa fête, il convient que notre pensée se tourne vers celle qui est à l'origine de la vocation chrétienne de la France.

L'évangile que l'Eglise a choisi pour la messe de Ste Clotilde est celui de la messe des saintes Femmes : ce faisceau de paraboles bien connues du trésor caché, de la perle précieuse, du filet jeté à la mer. Mais à la louange de Ste Clotilde, elles prennent un sens allégorique nouveau et singulier.

Plutôt que de vous redire une histoire que vous connaissez, il sera plus suggestif d'illustrer de ces riches images évangéliques l'éloge de Ste Clotilde, Reine de France.

I. — *Trésor caché*

Elle fut bien semblable au trésor caché.

Sans doute, elle était princesse burgonde, une de ces races barbares, qui avec les Goths au midi, et les Francs Saliens au nord se partageaient au v^e siècle la Gaule mérovingienne. Mais depuis la défaite et le massacre de son père, elle vivait retirée à Genève chez son oncle avec sa mère et sa sœur aînée. Pratiquement, ce n'était plus sa famille, mais celle de Gondebaud qui dominait en terre burgonde.

Quand son mariage avec Clovis et les victoires des Francs Saliens sur les armées romaines d'abord, sur les Goths ensuite vont la porter à la cour de la dynastie mérovingienne, elle restera le trésor caché. Plus encore que les mœurs du temps pour lesquelles seule compte la force de l'homme, sa modestie de chrétienne confinera son activité à cette influence profonde de l'épouse sur le cœur de son époux et de la mère sur l'avenir de ses enfants et de ses petits-enfants qui nous vaudra la conversion de Clovis et la sainteté de S. Cloud.

Enfin, quand Clovis disparaîtra, après avoir accompli sa mission providentielle, qui fut de faire l'unité de la Gaule et de fonder l'empire des Francs, Clotilde reviendra à la retraite de sa vie de jeune fille. A Tours maintenant, comme autrefois à Genève, elle vivra dans le recueillement de la prière près du tombeau de S. Martin et dans le soulagement des misères du peuple.

Le royaume des cieux est semblable au trésor caché. C'est dans le silence, en accomplissant sans bruit sa tâche, dans la poursuite, non d'ambitions personnelles mais de la gloire de Dieu, que nous hâtons en nous et autour de nous l'avènement du royaume des cieux.

II. — *Perle précieuse*

Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce avait et l'acheta.

Que voilà bien brièvement conté à la manière des poètes et des prophètes l'histoire de l'union de Clovis et de Clotilde pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur ce qui serait un jour la France !

Ce qui fait à ses yeux la valeur, la finesse, la rareté de la perle que le jeune Clovis a découverte, ce n'est pas le clinquant, le faux brillant, l'éclat trompeur : il aurait pu trouver fiancée plus en vue dans l'entourage des lieutenants de Rome ou à la cour de l'ambitieux Gondebaud. Peut-être — et il n'y a pas lieu de nous en étonner puisque la Providence se sert de tout et tire le bien même de nos fautes — peut-être entra-t-il quelque visée politique dans la préférence donnée par Clovis à Clotilde sur toute autre princesse du temps : la pensée de se ménager la faveur et l'appui des évêques alors tout-puissants en Gaule et de rallier ainsi à sa cause leurs fidèles. De toute façon, ce qui l'émerveilla dans sa fiancée et dans son épouse, ce furent sa foi, sa vertu, la transparence de Dieu dans sa vie, puisque ce rayonnement intérieur l'amènera insensiblement à ce vœu du champ de bataille de Tolbiac qui déjà suppose qu'il est subjugué par cette influence, qu'il ne demande plus qu'un dernier signe, qu'il est prêt lui aussi à tout abandonner, même les préjugés de ses ancêtres et ses divinités sylvestres, pour posséder la foi de Clotilde.

Notre valeur devant Dieu et notre influence profonde autour de nous ne tiennent pas plus à notre situation matérielle que le prix de la perle fine ne tient à l'écrin qui la renferme. Pour nous aussi, elle est richesse intérieure. C'est des valeurs spirituelles qu'il faut attendre l'avènement du règne de Dieu.

III. — *Le filet jeté à la mer*

A cet avènement en notre pays et en occident, Ste Clotilde a eu une si grande part, qu'autant que l'allégorie du trésor caché et de la perle précieuse, lui convient celle du filet jeté à la mer.

Ce n'est pas seulement dans cette parabole, mais aussi dans la préfiguration de la vocation des apôtres, en particulier de S. Pierre, que N.-S. a représenté dans ce symbole l'extension de son règne dans

le monde. Rappelez-vous la pêche miraculeuse suivie de la vocation des apôtres, Pierre, André, Jacques le Majeur, Jean, dont Jésus fait désormais des pêcheurs d'hommes (Mat., IV, 18, 22). Dans la suite, nombre d'évêques, comme l'illustre cardinal Verdier, prendront pour devise de la fécondité entrevue et désirée de leur apostolat, la parole d'obéissance de S. Pierre : « Sur ton ordre, je jetterai mon filet. »

Qu'elle fut bien ce filet jeté au large, cette sainte Clotilde dont les prières et l'influence chrétienne sont au principe de la conversion de Clovis, et par lui de ses Francs, et par la France, fille aînée de l'Eglise, de l'Occident et de tant d'autres parties du monde, à qui notre pays missionnaire n'a cessé et ne cesse de porter la lumière de l'Evangile ! S'il est vrai, selon le mot célèbre de Lacordaire, que « la France est née à Tolbiac d'un acte de foi sur un champ de bataille », c'est à travers Clotilde que cette foi a fait son chemin dans l'âme du guerrier païen : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je croirai en Toi et me ferai baptiser en ton nom. » C'est justement que G. Goyau l'a proclamée la « marraine de la France » et l'on pourrait ajouter, la marraine de tous les peuples qui par la France ont cru au Dieu de Clotilde.

* *

Un vent d'apostolat souffle aujourd'hui sur le peuple chrétien. Dans tous les milieux se créent des mouvements d'Action catholique, nos évêques insistent sur la nécessité de paroisses missionnaires, on inculque à la génération montante qu'on n'est pas chrétien sans esprit de conquête. La déchristianisation du monde ouvrier et de contrées entières chez nous nécessite plus que jamais ce vent de Pentecôte pour le retour de la France à son baptême de Reims.

Que Ste Clotilde soit aussi, dans cette Action catholique, guide et modèle.

Comme elle, soyez le filet jeté en pleine mer, c'est-à-dire non seulement des âmes de piété, mais aussi des âmes d'action qui ne peuvent prendre leur parti de ce néo-paganisme de celle qui porte le titre de Fille aînée de l'Eglise.

Comme elle, pour cette tâche, soyez des perles précieuses qui n'aient pas seulement une religion de surface, mais une foi profonde et une vie intérieure qui qui fassent de vous des chrétiens et des chrétiennes de valeur.

Comme elle, soyez le trésor caché de l'Eglise, qui ne cherche pas d'abord à paraître et à se montrer, mais qui remplit sa tâche dans le rang, sous la direction de la hiérarchie, en vue de la cause supérieure que nous avons à servir : l'avènement du règne du Christ.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXVI *bis*

LES ŒUVRES D'ÉDUCATION

Mes frères,

Nous n'en avons pas fini avec le problème de l'adolescence. Cet âge est tellement riche qu'on y découvre toujours un aspect nouveau. Qu'il s'agisse d'une adolescence écolière ou d'une adolescence salariée, on voit se former entre grands garçons ou grandes filles des groupes, des clans, extrêmement unis et forts, autant que fermés à tout ce qui n'en fait pas partie. Forme très apparente de l'instinct social qui commence à se manifester, comme aussi du goût des responsabilités qui travaille déjà les âmes. Un éducateur (donc vous tous, chers parents) devra tenir compte de cette tendance et chercher à l'utiliser.

C'est à examiner les possibilités d'éducation plus complète de nos enfants adolescents que nous consacrerons cet entretien.

I. — *Un exemple bien connu*

Nul n'ignore parmi nous, actuellement, l'existence du *scoutisme* et l'essentiel de sa méthode.

Quelle qu'ait pu être l'origine de ce mouvement, — que certains esprits chagrins souligneraient volontiers comme étrangère et protestante, — il a conquis droit de cité parmi nous. Mais la question que nous nous poserons sera la suivante : quelle *place* ce mouvement tient-il, et doit-il tenir, dans la formation de nos adolescents ? et en quoi son activité peut-elle se *rapprocher* ou *différer* d'une activité d'*action catholique ?*

Ce qui apparaît de prime abord dans le scoutisme, c'est que c'est une activité de *plein air*. Ce n'est pas en chambre qu'on en fait, mais sur les routes, en plein champ, dans les bois, au bord des rivières. N'y aurait-il que cela, déjà, que nous pourrions en être reconnaissants à son fondateur. L'homme, corps et âme, a besoin de développer harmonieusement tout son être, et le corps trouve son profit à cette vie rude qui l'assouplit, l'aguerrit contre toutes les atteintes : celle du froid comme celle de la fatigue ou de la faim.

Ajoutons que la vie de plein air fait découvrir à l'adolescent la *nature*, œuvre de Dieu, dans son infinie richesse et dans sa beauté toujours nouvelle. Le scout ne voir pas seulement dans l'arbre qu'il regarde un élément possible de la cabane qu'il va bâtir, ou du feu sur lequel il va faire cuire ses aliments : il admire aussi, en connaisseur et en âme éprise du beau, ses caractéristiques propres, sa place dans un ensemble harmonieux, la poésie qui s'en dégage.

Tout cela est éminemment éducateur, et l'on ne s'étonnera pas qu'un scoutisme d'inspiration chrétienne et catholique ait su utiliser ces éléments si divers pour parfaire l'éducation religieuse de l'adolescence.

Est-ce tout ? Non pas. Il y a bien plus encore dans la géniale découverte du fondateur. Le scoutisme est aussi l'école d'une *vie sociale* à la taille de l'adolescent. La patrouille, petite équipe, lui apprend à sortir de son individualisme, à rechercher les conditions d'un travail en commun, à se soumettre à une discipline, comme aussi à accepter, voire à exercer, un commencement d'autorité.

Si l'on y ajoute enfin que le sens de l'*honneur*, de la *droiture*, de la *pureté*, sont l'idéal proposé à tous, que l'*esprit chevaleresque* est normalement la règle de toute vie scoute, on conviendra sans peine qu'on se trouve là en face d'un ensemble de méthodes, de traditions, de coutumes, capable d'être extrêmement formateur. L'expérience est là, d'ailleurs, pour nous montrer que les résultats n'ont pas été inférieurs aux promesses.

Ce que nous disons du scoutisme, nous pourrions d'ailleurs l'appliquer, toutes proportions gardées, et avec des nuances importantes, à tel groupement sportif ou gymnique, à un club de loisirs ou de culture.

II. — *Avantages et inconvénients*

Il nous faut cependant raisonner notre expérience.

A l'actif de ces méthodes d'éducation, il faut mettre, avons-nous dit, la découverte ou la redécouverte d'une vie plus saine, plus proche de la nature. Mais n'est-ce pas dire qu'elles s'appliqueront donc d'une façon particulière aux adolescents qui sont le plus privés de ces choses essentielles ? Il n'est pas impensable de voir une troupe scoute composée de *ruraux*, mais la chose est un fait assez rare. Ceux-ci éprouvent moins, devant les activités qui séduisent le garçon de la ville, l'attrait de la *nouveauté*. Le grand livre de la nature est constamment ouvert sous leurs yeux ; ils n'ont qu'à savoir y lire.

De même pour tout ce qui est, dans le scoutisme, activité *manuelle*. Le fils d'ouvrier, obligé depuis son enfance de prendre sa part des travaux de la maison, d'y faire la vaisselle ou la cuisine, de casser le bois pour le feu, ou de raccommoder un objet cassé, ne trouvera guère que ce soit un jeu d'aller recommencer cela dehors. Tout, dans le scoutisme, ne l'intéressera donc pas au même degré.

Nous voyons bien, en effet, que le mouvement a pris surtout sa grande extension parmi l'*adolescence écolière des villes*. Il lui apportait tout ce dont elle était sevrée, tout ce complément heureux, à la fois corporel, psychologique, spirituel, qui allait parfaire son éducation confinée. Nous sommes donc là en face d'un mouvement d'éducation extrêmement prenant, mais qu'il va falloir adapter, soit à telle ou telle *catégorie* d'adolescents, soit même à *celui-ci* plutôt qu'à *tel autre*. Le choix doit, en définitive, rester à l'éducateur responsable, aux pères et mères de famille, qui ne doivent pas seulement considérer où se porte l'attrait de leur enfant, mais ce dont il a réellement besoin et ce qu'il est capable de supporter.

Car ce complément heureux peut devenir *envahissant*. Que d'enfants délaissent leurs études, si fastidieuses, parce que leur imagination, parfois même leur temps, sont trop pris par les activités d'une troupe ! Aux parents de veiller, au chef même de savoir modérer une ardeur désordonnée, garder l'activité de son groupe dans les limites de raison, parfois même de savoir se priver pour un temps d'un garçon à qui le mouvement faisait, en définitive, plus de mal que de bien.

III. — *Action catholique ?*

Etions-nous là, cependant, devant une activité d'*action catholique ?* Et si oui, ne semble-t-il pas que l'attitude de tout chrétien devrait être de la maintenir coûte que coûte, puisque le « *royaume de Dieu et sa justice* » doivent être cherchés « *d'abord* », le reste devant suivre « *par surcroît* » seulement ?

C'est là le problème essentiel, dans la ligne où nous nous sommes placés.

L'action catholique, avons-nous dit, a pour objet propre de prendre *toute la vie* de ses membres pour la mettre sous le regard de Dieu afin de redresser ce qui est tortueux, d'aplanir, de combler, bref de faire que tous les actes, pensées, sentiments, de celui qui s'y livre, deviennent offrande et prière à son Créateur. Ces mouvements d'éducation que nous venons d'évoquer, pour remarquables qu'ils soient, ne prennent qu'un aspect, qu'un secteur dans la vie de leurs membres. Il ne semble donc pas qu'ils soient *pleinement* d'action catholique.

D'autant que, par ailleurs, ils n'attirent, et à bon droit, que certaines catégories ou certains tempéraments d'adolescents. Très marqués par une orientation déterminée, ils exigent une option, un choix libre. Or, l'action catholique, par essence, doit être *offerte à tous* et *possible pour tous.* Le seul critère d'un engagement plus ou moins profond réside dans la générosité du sujet, non dans la tournure de son caractère. Il peut être parfaitement admissible qu'un élève de lycée ou de collège religieux soit un excellent enfant sans être scout. Il ne le serait pas qu'un lycéen catholique, quel qu'il soit, se désintéressât de son *devoir d'état* ou de ses camarades de classe.

Par ailleurs, le propre d'une œuvre ou d'un mouvement d'éducation est d'imposer à ses membres une règle. Suivant que celle-ci sera plus ou moins sévère, on ne groupera qu'une élite ou on atteindra une masse plus large, mais il y aura toujours une frontière entre celui qui fait partie du mouvement et celui qui n'en est pas. Tandis que l'action catholique doit toujours rester suffisamment souple pour qu'on puisse passer, sans coupure apparente, de l'indifférence totale à la sympathie, de l'estime à l'engagement plénier.

Au fond la perspective n'est pas la même. D'un côté, il y a la recherche par des éducateurs, d'une influence à exercer sur des adolescents par des procédés différents de ceux de l'école. De l'autre, il y a, par les intéressés eux-mêmes, prise en charge réelle de tous leurs problèmes et de tout leur milieu. D'autre part, on trouve un *désir d'éducation ;* de l'autre, se manifeste un souffle *apostolique* et *missionnaire.*

Allons-nous condamner, repousser, négliger les œuvres d'éducation ? Aucunement. Nous cherchons à les mettre à leur place, tout simplement. Elles sont des auxiliaires, de précieuses auxiliaires, jamais indispensables, toujours utiles. Elles réaliseront très souvent, en l'absence d'une action catholique authentique, des *suppléances* très heureuses, en ce sens qu'elles feront exercer par leurs membres un apostolat bienfaisant, mais cela dépasse ou plutôt est différent de ce qu'elles cherchent normalement.

De toute façon, la position d'un chrétien est nette. En face d'une œuvre d'éducation, si parfaite soit-elle, il reste *libre* de l'utiliser ou non. Lorsqu'il s'agit de l'action catholique, la liberté ne joue plus de la même manière. L'appel des Souverains Pontifes, le désir de l'Eglise, les besoins des âmes sont tels qu'on doit se poser le problème. Et la réponse ne peut être autre que d'y apporter le « *minimum de contribution* » réclamé par Pie XI.

* *

Tout cela peut parfaitement s'harmoniser. Puisque les choses ne sont pas sur le même plan, elles ne peuvent être *concurrentes.* C'est même l'Action Catholique qui, parfois, poussera l'un de ses membres ou l'un de ceux qu'elle atteint, vers un mouvement d'éducation dont elle sent qu'il a besoin. Mais, fidèle à son réalisme foncier, l'action catholique ne l'abandonnera pas pour autant, et continuera à le suivre, à l'associer à ses préoccupations.

Car il importe que le Seigneur soit aimé et servi. C'est cela qui reste la règle d'or de toute activité vraiment chrétienne. Gardons-en le désir très fortement ancré au fond de notre âme, et tout ce que nous ferons ensuite pour nos enfants sera fécond et vrai.

POUR LE MOIS DU SACRE-CŒUR

I

(Le Graduel)

LA BONTÉ ET LA SAINTETÉ DU CŒUR DE JÉSUS

« Le Seigneur est bon et droit, c'est pour cela qu'il montrera aux pécheurs leur voie. Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles ; il enseignera ses voies aux humbles » (Ps. XXIV, 8 et 9).

A la *messe des catéchumènes,* on ne se contentait pas autrefois d'une seule épître et de l'Evangile. Comme elle avait pour but d'instruire les candidats au baptême, on multipliait les lectures, empruntées, soit à l'Ancien, soit au Nouveau Testament. La liturgie porte encore la trace de cette ancienne coutume, par exemple la liturgie des messes des Quatre-Temps, de la messe du samedi surtout qui compte encore cinq leçons.

Pour soutenir l'attention on entrecoupait ces lectures de chants de psaumes.

Telle est l'origine de ce que nous appelons le *Graduel :* les deux versets, généralement empruntés aux psaumes, que l'on chante entre la lecture de l'épître et la lecture de l'évangile.

Le graduel de la messe du Sacré-Cœur est extrait du Ps. XXIV ; ses deux versets affirment, le premier, *la bonté* et *la droiture* ou la sainteté du Seigneur à l'égard des pécheurs, et le second cette même bonté et la droiture qui exigent du pécheur *l'humilité et la docilité.* Nous sommes ici au début de l'énumération des vertus du cœur de Jésus.

D'un côté donc : foi en la bonté et en la droiture du Seigneur : Le Seigneur est bon et droit, c'est pourquoi il indique la voie aux pécheurs égarés.

Mais de l'autre côté : foi pratique en cette bonté et en cette droiture par un cœur humble et docile pour bénéficier de cette indulgence : Il conduit les humbles dans la justice ; il enseigne ses voies à ceux qui sont dociles (vers. 10).

I. — *Bonté et droiture du Cœur de Jésus envers les pécheurs*

Bonté et justice : vertus primordiales à exalter d'abord dans le cœur de Jésus.

Après s'être mis en la présence de Dieu : « Seigneur, j'élève mon âme vers toi » (v. 1), le psalmiste avait fait à Dieu cette prière : « Seigneur, fais-moi connaître tes voies et enseigne-moi tes sentiers. Conduis-moi dans ta vérité et instruis-moi, car tu es le Dieu de mon salut et tout le jour j'espère en toi. »

La confiance est une des conditions essentielles de la prière ; et le psalmiste exprime maintenant sa foi en cette indulgence du Seigneur pour le conduire et le diriger : « Le Seigneur est bon et droit ; c'est pourquoi il indique la voie aux pécheurs égarés. Il conduit les hommes dans la justice, il enseigne ses voies à ceux qui sont dociles » (v. 9 et 10 retenus pour ce *Graduel).*

Le Cœur de Jésus est droit, il est juste, il est saint. Aucune compromission ne peut exister entre lui et le péché. « Quiconque commet le péché, commet une injustice et le péché est une iniquité » (I Jo., III, 4).

Et il a ses raisons pour être ainsi toute droiture, justice et sainteté. Sans doute, c'est le cœur du Fils de Dieu et il juge les choses sous l'angle de l'éternité, à la lumière de la vérité : le péché est désobéissance à Dieu, transgression de sa loi, déviation de la nature.

Mais son cœur d'homme n'est-il pas la preuve vivante et pitoyable de l'iniquité du mal, ce cœur, « broyé à cause de nos péchés » : *vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (Is., LIII, 5 ; I Pet., II, 24).

A ne regarder que cette justice, le pécheur — et nous sommes tous pécheurs — n'aurait plus aucun motif d'espérer. Selon la comparaison du prophète Jérémie, notre âme est l'épouse adultère qui s'est donnée aux créatures comme à autant d'amants de rechange et qui ne mérite plus pour ses infidélités que le dégoût de Dieu, son époux : *tu autem fornicata est cum amatoribus multis* (Jér., III, 1). Nous aurions tout lieu de craindre les mêmes châtiments qui ont puni irrémédiablement le péché des anges et le péché de nos premiers parents.

Mais, dans le cœur de Jésus, à cette imprescriptible rigueur pour le péché s'allie une incommensurable bonté pour les pécheurs : *Dulcis et rectus Dominus,* le Seigneur est bon et droit. Oui, incommensurable ! Elle semble l'emporter sur la justice : c'est sur elle que le psalmiste met l'accent, qu'il nomme la première : *Dulcis et rectus Dominus,* le Seigneur est bon et droit.

Le Cœur de Jésus est justement l'invention que Dieu a trouvée de concilier les droits de la justice et les inclinations à la miséricorde.

Et c'est ainsi qu'il est apparu tout au cours de sa vie apostolique — rappelez-vous et ses paroles et sa conduite, à l'égard des pécheurs en général ou de tel pécheur ou pécheresse — que ses ennemis lui en faisaient grief : cet homme est l'ami des publicains et des pécheurs.

Parce que le Cœur de Jésus est cela, non seulement la justice, mais encore la bonté, la bonté pour le pécheur et la justice pour le péché, le psaume ajoute : « c'est pourquoi il indique la voie aux pécheurs égarés, ou pour mieux rendre la pensée du psalmiste, c'est pourquoi il remet sur leur voie et accompagne sur leur chemin les pécheurs égarés ».

Dans les Livres saints : voies de Dieu, lois de Dieu, sont termes synonymes. L'observation des commandements c'est le chemin qui conduit à Dieu. N.-S. ne parle pas autrement : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements » (Mat., XIX).

Et comme elle s'applique bien au cœur de Jésus cette pensée générale de la prière de David ! Comme elle trouve tout son sens depuis les enseignements, les exemples et l'aide de N.-S. ! Comme il est vrai qu'il ne se contente pas d'indiquer la voie aux pécheurs égarés, mais qu'il les remet avec indulgence dans la voie !

Avec Notre-Seigneur la voie n'est plus ce qu'elle était pour les Juifs, un idéal abstrait auquel nous avons le devoir de conformer notre vie, mais une réalité vivante, portée à sa perfection en sa personne, au point qu'il peut nous dire : Je suis la voie.

Depuis N.-S. il n'y a plus seulement une loi de la prière, mais un chef aimé qui s'agenouille près de nous et dont le recueillement nous fait prier ; une loi de la charité, mais un cœur bon, doux, patient, charitable, compatissant, miséricordieux dont la compagnie transforme notre cœur violent, égoïste, rancunier ; une loi de la pureté, mais le Fils très pur de la Vierge Marie dont la vue, et l'amour, et le pardon purifient les plus grandes pécheresses.